

Pini Florence  
2005  
BA1

*Composition française*

Exercices de style : l'incipit

Communelanguage.com

## Table des matières

### I. Lecture commentée de trois incipits

1) *Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran* de Eric-Emmanuel Schmitt

2) *L'amour dure trois ans* de Frédéric Beigbeder

3) *L'étranger* d'Albert Camus

### II. Écriture d'un incipit

Communelanguage.COM

## 1) *Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran* de **Éric-Emmanuel Schmitt**

Incipit :

À onze ans, j'ai cassé mon cochon et je suis allé voir les putes.

Mon cochon, c'était une tirelire en porcelaine vernie, couleur de vomi, avec une fente qui permettait à la pièce d'entrer mais pas de sortir. Mon père l'avait choisie, cette tirelire à sens unique, parce qu'elle correspondait à sa conception de la vie : l'argent est fait pour être gardé, pas dépensé.

Commentaire :

De manière globale, le lecteur se laisse frapper par l'utilisation d'un vocabulaire fort « putes, vomi, sens unique, conception de vie... » Il est étonnant qu'autant de mots imagés soient réunis en quelques phrases. On sent dès le début que l'histoire sera un peu dure, mais surtout réaliste et comportant un important message caché.

Et en effet, abandonné par sa mère à la naissance et ensuite par son père quand il atteint ses treize ans, Moïse se tourne vers Monsieur Ibrahim, « l'arabe du coin », l'épicier de la Rue Bleue.

Rebaptisé Momo et changeant par là même d'identité, le jeune garçon adopté par Monsieur Ibrahim après la disparition de son père comprend que la vie peut être heureuse. Sa mère le retrouve et son père adoptif meurt d'un accident de voiture, le laissant émancipé et lui léguant son épicerie.

L'auteur nous livre une formidable leçon de tolérance et nous prouve que les apparences sont souvent trompeuses. Momo devient lui-même « l'arabe du coin ».

J'ai beaucoup apprécié ce livre qui m'a touché par son innocence. L'enfance de Moïse est difficile ; il trouve un court instant de bonheur dans une vie qu'il pensait sombre, et finalement il gardera en mémoire ce moment toute sa vie.

La première phrase traduit l'envie d'un jeune garçon de « vite devenir un homme » en allant voir des prostituées mais on constate cependant un reste d'enfance proclamé par des mots tels que « j'ai cassé mon cochon » et bien sûr l'indication de son âge mise en tête de phrase.

La deuxième phrase fait la description de sa tirelire, assez symbolique en elle-même. La syntaxe est un peu décousue « mon cochon, c'était » et on observe une gradation décroissante : la tirelire est en porcelaine vernie, couleur de vomi, avec une fente à sens unique.

On remarque une allitération en r : « tirelire, porcelaine, vernie, couleur », à mon sens pour exprimer un grondement, une certaine colère contre ce cochon, et à travers lui, contre son père.

Elle est en porcelaine vernie, comme toute tirelire précieuse et banale qui se respecte. Mais sa couleur est celle du « vomit », donc elle est assez peu agréable. La suite annonce la phrase prochaine « avec une fente qui permettait à la pièce d'entrer mais pas de sortir » : l'argent est destiné à rester le plus possible hors de portée dans la tirelire, on est obligé de casser le cochon pour se l'approprier. Les mots « entrer » et « sortir » mis l'un près de l'autre sont contradictoires.

La troisième phrase a également une syntaxe décousue « mon père l'avait choisie, cette tirelire », qui pourrait signifier que Moïse n'aurait jamais choisi ce cochon. Elle insiste sur le fait que la tirelire possède une fente à sens unique et que l'argent doit être conservé. C'est son père qui la lui a offerte, peut-être simplement parce qu'il aimerait transmettre ses valeurs à son fils : l'argent est précieux, il ne faut pas le dépenser trop vite. C'est plus qu'une simple pensée ou volonté, c'est une « conception de vie ».

Mais le jeune garçon brise cet idéal en même temps que son cochon, dans un geste de révolte.

## **2) *L'amour dure trois ans* de Frédéric Beigbeder**

Incipit :

*Avec le temps on n'aime plus*

L'amour est un combat perdu d'avance.

Au début, tout est beau, même vous. Vous n'en revenez pas d'être aussi amoureux. Chaque jour apporte sa légère cargaison de miracles. Personne sur Terre n'a jamais connu autant de plaisir. Le bonheur existe, et il est simple : c'est un visage. L'univers sourit. Pendant un an, la vie n'est qu'une succession de matins ensoleillés, même l'après-midi quand il neige. Vous écrivez des livres là-dessus. Vous vous mariez, le plus vite possible - pourquoi réfléchir quand on est heureux ? Penser rend triste ; c'est la vie qui doit l'emporter.

Commentaire :

En règle générale on aime les histoires d'amour même si elles sont tragiques mais peu d'auteurs indiquent dès le début de leur livre que toute histoire d'amour est vouée à l'échec ; Frédéric Beigbeder démontre une vérité possible qui nous choque et qu'on préfère ignorer, exempte du moindre espoir. L'amour est un sentiment merveilleux qui fait rêver des millions de gens, le déterminer en un certain laps de temps est assez cynique.

Cependant j'ai perçu ici une manière différente de voir l'amour qui m'a déconcertée, et par là même intéressée: le livre retrace le mariage et surtout le divorce de Marc Marronnier, un homme qui a aimé sa femme pendant trois ans mais qui pense sincèrement qu'on ne peut aimer toute la vie, ce qui se constate dès la première phrase de l'incipit. Dégoûté par l'amour et par le monde, il se bat pour trouver un sens à son existence.

Le titre du chapitre « Avec le temps on n'aime plus » nous annonce déjà la couleur de l'histoire qui suivra : le temps réduit invariablement l'amour à néant.

La première phrase nous confirme que quoi que l'on fasse, même si on aime passionnément et qu'on lutte l'amour nous échappe malgré tout. Elle choque par son affirmation.

Suit ensuite une explication qui nous démontre qu'au commencement tout est merveilleux et qu'on est tellement heureux qu'on croit à tout : « Au début, tout est beau, même vous. »

C'est l'espoir qui guide nos actes, l'espoir que rien ne s'achèvera. Le « même vous » pourrait indiquer un manque de confiance, l'être humain étant toujours en proie au doute, mais précisément quand on tombe amoureux on est beau, ainsi que tout ce qu'il y a alentour. Cependant le « au début » nous indique bien que cette sensation est temporaire.

Justement peut-être n'en est-elle que plus forte...

La troisième phrase nous montre l'étonnement dans lequel on se trouve d'aimer autant, toujours plus fort.

Les deux phrases suivantes indiquent à quel point tout est parfait, quasi miraculeux, ce qui est exagéré, l'auteur nous emporte très loin pour détruire plus tard toute félicité.

Les mots « légère » et « cargaison » forment un étrange assemblage puisqu'ils se contredisent un peu par la lourdeur que suppose la cargaison.

L'expression « personne sur Terre » est un peu excessive, chaque être humain pense un jour que nul ne peut être plus heureux que lui et pourtant cela peut nous arriver à tous.

La sixième phrase nous informe que tout le bonheur qu'on éprouve est renfermé dans un visage, celui de l'être aimé. L'univers lui-même participe à notre félicité.

La huitième phrase nous situe dans le temps : le bonheur absolu ne dure qu'un an.

« matins ensoleillés » et « neige » sont contradictoires mais nous prouvent à quel point on peut être heureux puisque la neige elle-même est ensoleillée.

La phrase suivante est toujours une répétition de ce bonheur : on est tellement heureux qu'on éprouve le besoin de l'exprimer par l'écriture. On observe une

allitération en v « vous, écrivez, livres » qui exprimerait l'envolée, l'élan qui nous anime.

On peut interpréter la dixième phrase de deux manières : soit on est victime d'une telle exaltation et d'un tel bonheur qu'on s'empresse de se marier, comme si c'était une course on fonce en évitant de réfléchir parce qu'on se rendrait peut-être alors compte qu'on commet une erreur soit la passion nous guide au point que le mariage devient une évidence et que la réflexion est dès lors inutile, elle devient une insulte même qui pourrait entraver notre bonheur. Une allitération en p « plus, possible, pourquoi » pourrait désigner ici la rapidité que mettent les amoureux inconscients à se marier.

La dernière phrase nous confirme que réfléchir nous attriste puisque nous risquons alors d'ouvrir les yeux. Nous devons nous laisser emporter par la vie et en profiter au maximum tant que cela durera. De toute façon, elle ne nous laisse pas le choix.

### **3) *L'étranger* d'Albert Camus**

Incipit :

Aujourd'hui, maman est morte .Ou peut-être hier, je ne sais pas.J'ai reçu un télégramme de l'asile : « Mère décédée. Enterrement demain. Sentiments distingués. » Cela ne veut rien dire.C'était peut-être hier.

L'asile de vieillards est à Marengo, à quatre-vingts kilomètres d'Alger.Je prendrai l'autobus à deux heures et j'arriverai dans l'après-midi. Ainsi, je pourrai veiller et je rentrerai demain soir. J'ai demandé deux jours de congé à mon patron et il ne pouvait pas me les refuser avec une excuse pareille.Mais il n'avait pas l'air content. Je lui ai même dit «Ce n'est pas ma faute. »Il n'a pas répondu .J'a pensé alors que je n'aurais pas dû dire cela.En somme, je n'avais pas à m'excuser.C'était plutôt à lui de me présenter ses condoléances.

Commentaire :

Cet incipit m'a interpellée par l'annonce brutale du décès de la mère du narrateur, Meursault, et la réaction de celui-ci. Au lieu de manifester une tristesse toute naturelle, il n'exprime guère ses sentiments et s'accroche à des détails pratiques et des justifications. L'incipit nous montre le manque d'émotions du narrateur, et la façon même dont il aborde la vie ; il semble évoluer dans une sorte de torpeur.

On n'entre d'autant plus dans le livre et on se sent d'autant plus en décalage avec le héros que le narrateur a choisi de s'exprimer à la première personne du singulier.

Meursault est un modeste employé de bureau vivant à Alger. Il assiste sans peine à l'enterrement de sa mère. Un jour, il assiste à une bagarre sur une plage, il y revient quelques heures après et tire sur un Arabe avec un revolver, sans motif apparent.

Meursault perçoit l'absurde du monde de manière intuitive mais n'a pas atteint cette prise de conscience qui lui permettrait de réagir. Il est arrêté, jugé, et condamné à mort. Pendant le procès on lui reproche son indifférence et son manque de foi religieuse mais jusqu'au bout il refuse de mentir.

L'Étranger commence par l'annonce d'une nouvelle percutante : la mort d'un être proche, la mère du héros du livre.

La suite de l'incipit pourrait indiquer qu'il est perturbé, il n'arrive plus à se raccrocher au temps qui lui échappe.

Mais que sa mère soit décédée hier ou aujourd'hui n'a que peu d'importance au fond et il en est conscient.

Le télégramme reçu est sec, sans égards pour le choc de celui qui le lit ; il lui annonce du même coup la mort de la femme qui lui a donné la vie, et son enterrement le lendemain, le tout suivi d'une froide formule de circonstance « Sentiments distingués. »

Le narrateur montre que cela n'a aucun sens pour lui et une fois encore, il revient sur le détail du temps. Le contenu du télégramme est l'expression de ce détachement.

On observe une allitération en d « décédée, demain, distingués » pour marquer la manière dure et saccadée dont ce télégramme a été rédigé.

Le deuxième paragraphe nous parle de détails pratiques : on sait qu'il va aller à Alger dans un asile pour veiller, puis qu'il rentre le lendemain soir. Il nous situe dans l'espace et aborde la nouvelle de façon presque rationnelle, il réfléchit aux tâches qui l'attendent dans l'immédiat sans s'arrêter sur le choc de la nouvelle qu'il a accueillie sans émotion particulière.

L'avenir est limité : il va jusqu'à demain ou après-demain

A la quatrième phrase de ce paragraphe le narrateur informe son patron du décès de sa mère pour obtenir deux jours de congé mais il en parle comme d'une « excuse », ce qui choque un peu.

Il se sent même plus tard obligé de se justifier «Ce n'est pas ma faute. » lorsqu'il sent le mécontentement de son patron.

Le héros commence ainsi à accumuler les phrases coupables, les détails et une certaine indifférence. Il l'a compris en n'obtenant pas de réponse du patron mais là encore, il se justifie ; à ses yeux il n'est pas en faute, c'est plutôt le patron qui fait preuve d'insensibilité en ne lui présentant même pas ses condoléances.

## II. Écriture d'un incipit

Condamnée à vivre, ou plutôt à survivre dans ce monde, je me dis que décidément, rien ne changera jamais. La pire chose qui demeure sans doute à mon sens est de dépendre d'autrui.

Je m'appelle Florence, j'ai eu dix-neuf ans ce mois-ci et j'habite une jolie villa à Bruxelles. Mes parents travaillent dans notre chère capitale, c'est pratique, et puis mes amis et ma famille sont tout près de moi !

Je me promène souvent dans un magnifique parc situé à dix minutes de ma demeure, j'adore sentir le vent sur mon visage et le bruit des canards plongeant dans l'étang...

Le seul problème finalement... Ah oui, est peut-être que je suis aveugle.

Pourquoi êtes-vous surpris? C'est normal que je ne vous l'aie pas dit plus tôt, ce n'est pas le trait le plus frappant de mon caractère. Et contrairement à ce qu'on pense, les ténèbres ne constituent pas un fardeau si lourd qu'il n'y paraît. Au moins, je ne vois pas les gens détourner la tête sur mon passage ou sourire avec pitié. Car oui, je sais ce qu'ils pensent !

Pourtant, c'est sans doute une bénédiction de ne pas constater *de visu* la laideur du monde.

Serait-ce mieux si je vous disais que ma sœur s'est suicidée ?

J'aimerais bien en avoir le courage parfois... Mes parents n'ont pas de chance.

D'ailleurs, ils le disent.